

L'IDENTITÉ EUROPÉENNE :
VARIATIONS CONTEMPORAINES SUR
UNE INTERROGATION ANCIENNE

PAR

Alain FENET

Professeur à l'Université de Picardie Jules Verne

Depuis quelques années les Européens s'interrogent abondamment sur eux-mêmes. Le thème de l'identité européenne est traité fréquemment par les hommes politiques, étonnamment vulgarisé dans l'opinion publique, objet de rencontres d'intellectuels et de multiples colloques universitaires dont la presse rend largement compte. L'Europe et les Européens sont revisités par les voies les plus diverses, réinventoriés et réinterprétés. Cet accent mis sur l'identité est l'expression d'une inquiétude, d'un sentiment de vulnérabilité : sentiment d'un vide en soi ou d'une crainte face au monde extérieur et des temps à venir. Il indique une crise¹. Cette crise désigne des développements contemporains multiples : hégémonie des Etats-Unis et invasion du mode de vie américain, puissance économique du Japon, effondrement du système soviétique et du communisme, montée du chômage et débuts de désintégration sociale, immigration, contestations extérieures radicales des valeurs occidentales, etc.

Observons cependant que cette inquiétude n'est pas nouvelle. Elle date de la prise de conscience de la relativité de la domination européenne sur le monde. Spengler l'a illustrée dès 1920 sur le thème du déclin de l'Occident, et

1. Ces remarques permettent de faire l'économie d'un débat préliminaire sur la notion d'identité. Elles suffisent à faire voir en effet que : "*L'identité n'est pas un état*" ; elle est "*un construit qui vient donner du sens et de la valeur (...) à une relation ou un ensemble de relations*". Martin (D.-C.), "Des identités en politique : Introduction, le choix d'identité", *Revue française de science politique*, Vol. 42, n° 4, août 1992, p. 583.

en 1919, P. Valéry médite avec inquiétude, dans son ouvrage *La crise de l'esprit*, sur l'avenir de l'Europe. C'est dire que l'interrogation sur l'identité européenne ne surgit pratiquement qu'avec l'émergence mondiale des puissances non-européennes ; c'est la question du rapport aux autres et du rapport avec le temps. Dans la mesure où ce rapport apparaît particulièrement problématique, on peut parler de "l'unicité de l'aujourd'hui, (d')un certain avènement singulier de l'Europe"².

On se propose ici de réfléchir à cet avènement singulier et d'en livrer une interprétation. Tout en s'aidant pour cela de quelques auteurs privilégiés, tels que Denis de Rougemont et Edgar Morin, on s'appuiera systématiquement sur l'écho donné au cours des dernières années par la presse (en l'occurrence le journal *Le Monde* pour l'essentiel) aux interrogations traditionnelles sur l'Europe et aux réponses que notre époque y apporte. Avançant sur trois pistes, on considèrera successivement que, si l'Europe n'existe pas, du moins les Européens existent, et que ceux-ci dorénavant, pour préserver leur identité, doivent construire l'Europe.

I - L'EUROPE N'EXISTE PAS

L'affirmation peut paraître provocante. Pourtant l'étymologie apporte déjà ses incertitudes dont Denis de Rougemont avait dressé le tableau³. Parmi d'autres hypothèses, J.P. Faye mentionne encore la fable à succès de la jeune Europe, fille du roi Phoenix, enlevée "par une animalité divine du nom de Zeus"⁴. Pour beaucoup d'auteurs, il s'agit là d'un rapprochement sans pertinence, si bien qu'il est sage de penser qu'"on ne sait pas ce que veut dire le mot Europe"⁵. Ce ne serait certes pas une raison suffisante pour conclure à son inexistence. Mais plus sérieusement on veut dire par là que le vocable ne renvoie pas à un contenu évident, à une donnée d'expérience, à une entité stable. Il ne désigne pas une réalité sociale que caractérise un minimum d'unité, celle que donnent "la similitude et la permanence"⁶. Edgar Morin souligne bien ce point : "l'Europe, dit-il, est une notion incertaine naissant du

2. Derrida (J.), "L'autre cap, mémoires, réponses et responsabilités", *Le Monde libéré*, 29.9.1990.

3. Rougemont (D. de), *28 siècles d'Europe La conscience européenne à travers les textes*, Christian de Bartillat éditeur, 1990.

4. Faye (J.-P.), *L'Europe une, les philosophes et l'Europe*, préface de J. Delors, Arcades, Gallimard, 1992, p. 18. Denis Slakta fait de même, en rendant compte de l'ouvrage *L'esprit de l'Europe* (sous la direction d'Antoine Compagnon et Jacques Seebacher, Flammarion, trois volumes) : "Europe était si belle sur la plage de Sidon que Zeus, pris d'amour, jugea galant et habile de se transformer en taureau, blanc comme on l'imagine. En bon grec, Zeus cultivait la prudence. En ce temps-là, les jeunes filles ne craignaient pas les taureaux ; et on retrouve Europe assise sur le dos du bel animal qui l'emporte jusqu'en Crète : le rapt sera suivi du ravissement à l'ombre des platanes", *Le Monde*, 2.7.1993.

5. Lacoue-Labarthe (P.), "Au nom de l'Europe", *Le Monde* - carrefour des littératures européennes, novembre 1992.

6. Martin (D.-C.), *op. cit.*, p. 9.

tohu-bohu, aux frontières vagues, à géométrie variable, subissant des glissements, ruptures, métamorphoses". Elle se dissout "dès qu'on veut la penser de façon claire et distincte, (...) elle se morcelle dès qu'on veut reconnaître son unité"⁷.

De l'Europe et de son identité les Européens n'ont donc pas eu conscience spontanément, mais seulement à partir du moment où ils se sont heurtés à des non-Européens⁸. Paul Valéry en donne l'illustration, lorsqu'il exprime les sentiments qu'il avait ressentis devant "les entreprises du Japon contre la Chine et des États-Unis contre l'Espagne, qui se suivirent d'assez près". "Ce coup indirect en Extrême-Orient, dit-il, et ce coup direct dans les Antilles, me firent donc percevoir confusément l'existence de quelque chose qui pouvait être atteinte et inquiétée par de tels événements. Je me trouvai sensibilisé à des conjonctures qui affectaient une sorte d'idée virtuelle de l'Europe que j'ignorais jusqu' alors porter en moi. Je n'avais jamais songé qu'il existât véritablement une Europe"⁹.

Dans cette réaction, l'Europe apparaît donc premièrement comme une idée, une idée habitée par la nostalgie d'"une unité perdue depuis le XV^{ème} siècle", et dans cette mesure, elle a existé "comme utopie et comme rêve pendant plusieurs siècles"¹⁰. Cet aspect reste d'actualité. Pour Malraux, l'Europe était "le dernier des mythes"¹¹ ; pour E. Morin, elle est "un pari pascalien" et "un noeud gordien"¹² ; pour J. M. Domenach, elle est "une idée neuve"¹³, pour Etienne Balibar, elle est "problème historique sans aucune solution pré-établie"¹⁴ ; pour M. Mitterrand, elle est "une belle promesse"¹⁵ ; pour le pape, elle est un "rêve", semble-t-il¹⁶ ; très généralement, elle est une tâche à entreprendre, un défi à relever, un exemple à suivre¹⁷.

7. Morin (E.), *Penser l'Europe*, Gallimard, Paris, 1987, p. 26 et 33.

8. Selon Marc Ferro, "Cela ne daterait pas d'hier, puisque c'est dans un texte sur la bataille de Poitiers (732) que le terme Europeenses est apparu dans sa spécificité et que bientôt l'espace carolingien a préfiguré l'Europe", *Le Monde diplomatique*, Janvier 1991. E. Morin indique par ailleurs qu'il s'agit d'un texte d'Isidore le Jeune, *op. cit.*, p.37.

9. Valéry (P.), *Regards sur le monde actuel*, Gallimard, Idées, pp. 8 et 9.

10. Lagrange (J.), "La continuité de l'idée d'Europe", in *Instabilités européennes. Recomposition ou décomposition ?*, sous la direction de R. Draï et Cao Huy Thuan, C.R.I.S.P.A., L'Harmattan, 1992.

11. *Le Monde*, 12.3.1984.

12. J. M. Colombani citant l'ouvrage d'Edgar Morin, *Penser l'Europe*, *Le Monde*, 14.4.92.

13. Domenach (J.-M.), *Europe, le défi culturel*, Ed La Découverte, 1990.

14. *Le Monde diplomatique*, février 1991.

15. M. Mitterrand, discours à la conférence de la C.S.C.E. à Paris, *Le Monde*, 21.11.1990.

16. "Le rêve européen du pape La visite de Jean Paul II dans l'est de la France", *Le Monde*, 12.10.1988 ; voir *Le rêve de Compostelle, vers la restauration d'une Europe chrétienne ?*, sous la direction de René Lumeau, Le Centurion, Paris 1989.

17. Cf. Boucher (Ph.), "Europe", "un symbole de paix intérieure et extérieure", un "évident modèle politique"; *Le Monde*, 29.10.1988.

Ces quelques exemples attestent que “l'Europe a été, et reste probablement, d'abord un concept philosophique”¹⁸, tout en devenant un référent puissant pour l'action. Mais si on se pose la question de savoir, selon l'expression de P. Valéry, “ce qu'elle est en réalité”, on obtient la réponse fameuse : “un petit cap du continent asiatique”. Cette formule caricature volontairement un aspect du problème, mais elle renvoie à une attitude véritablement réflexive à la recherche d'une réponse dans la géographie, tout en signifiant qu'à la véritable réponse n'est pas là, puisque “cette étroite presque île, qui ne figure sur le globe que comme un appendice de l'Asie, est devenue la métropole du genre humain”¹⁹.

La formule de Valéry ne fait donc que nous renvoyer aux incertitudes de la géographie, laquelle ne permet de dire ni “où commence ni où s'arrête l'Europe”²⁰. On peut quand même nuancer l'affirmation, en observant qu'à l'Ouest l'Europe commence à l'Océan, aux rives duquel elle regarde au loin, ainsi que le suggérerait une des significations possibles du mot selon l'étymologie grecque²¹. Mais cette observation ne répond pas à tout. *Quid* de l'Islande et *a fortiori* du Groënland ? A l'Est évidemment la réponse est encore moins claire. Pourquoi s'arrêter à l'Oural ? Parce que la peau des hommes au delà tend à devenir un peu plus jaune ? Si c'est cela on pourrait alors effectivement soupçonner que “toute définition purement géographique ou ethnique soit aussi inepte et raciste en fin de compte que les efforts des spécialistes de la race hitlériens pour isoler le pur aryen”²². La question des “limites” n'en finit pas pour autant de se poser. Si la Sibérie est “aussi russe que la Russie”, ne doit-elle pas être comptée en Europe ? Et puisque “la Turquie relève de l'espace européen”, ainsi que l'affirme M. Mitterrand²³, (ce qui eût bien étonné les Encyclopédistes et ne convainc pas tout le monde, tant s'en faut²⁴), “au nom de quel principe les peuples du Caucase ou du Turkestan devraient-ils en être exclus ?”²⁵

Dans cet espace approximatif, un regard ethnologique ou sociologique révèle en effet plus de contrastes que de similitudes. Qu'y a-t-il de commun, *prima facie*, entre les Ecossais et les Calabrais, entre les Lituanais et les Catalans, et maintenant les Turcs ? On peut s'émerveiller devant tant de

18. Lacoue-Labarthe (Ph.), *op. cit.*

19. Valéry (P.), *Variété I, La crise de l'esprit*, cité par D. de Rougemont, in *Les chances de l'Europe*, Centre européen de la culture, Editions de la Baconnière, Neufchâtel, 1962.

20. Schneider (P.), “Plaidoyer pour une culture du doute”, *Cosmopolitiques*, octobre 1988, p. 59.

21. Cf. *L'Europe et la mer* de Michel Mollat du Jourdain, Seuil, critique par Michel Sot, *Le Monde*, 18.6.1993.

22. Schneider (P.), *op. cit.*

23. Déclaration au cours de sa visite officielle en Turquie, *Le Monde*, 15.4.1992. “L'Europe, ajouta-t-il, se dessine comme une vaste communauté de valeurs et d'intérêts qui ne saurait être limitée par des conceptions ou des préjugés culturels”.

24. Cf. Chiti-Batelli (A.) : “En tout cas la Turquie n'a pas de tradition européenne et ne doit pas être membre à part entière, ni aujourd'hui ni demain d'un Etat fédéral européen”. *L'Europe en formation*, n° 287, 1992-1993, p. 38.

25. Ferro (M.), *Le Monde diplomatique*, *op. cit.*

diversités et s'alarmer dans des colloques devant l'appauvrissement qui les menace. Mais c'est encore sur un vœu que l'on débouche alors, comme celui qu'adresse Krzysztof Pomian à "*l'Europe du bois et de la pierre, l'Europe de l'huile et du beurre, l'Europe du clocher à bulbe et du clocher droit, l'Europe de la salade et du chou qui, dans leur présence paradoxale, permettront à l'Europe de se construire*"²⁶.

Toutes ces considérations impliquent cette évidence qu'on ne peut envisager l'espace en dehors de l'histoire²⁷. Celle-ci montre deux choses. D'une part, depuis le XVI^e siècle, l'Europe n'a cessé de reculer ses limites orientales. D'autre part, dans cet espace en expansion il n'y plus d'unité depuis la fin, en 843, du bref Empire carolingien, si bien que l'on peut dire que "*l'Europe est derrière nous*"²⁸. L'histoire européenne depuis lors n'est faite que d'intérêts particuliers, de conflits et guerres. "*Je n'y trouvais qu'un horrible mélange*", nous dit Paul Valéry ; "*sous le nom d'histoire de l'Europe, je ne voyais qu'une collection de chroniques parallèles qui s'entremêlaient par endroits*"²⁹. Certes deux tentatives d'unification ont été conduites, sur lesquelles insiste K. Pomian, la première sur le plan religieux et culturel entre le II^e siècle et la fin du X^e siècle, la seconde au siècle des Lumières prenant la forme de la République des Lettres. Mais, comme le relève cet auteur, les forces de dislocation ont toujours été les plus fortes. De ce survol historique il dégage deux constatations. Premièrement, "*une frontière, très ancienne, très stable, sépare (...) l'ancien monde de la chrétienté latine du monde orthodoxe*" ; deuxièmement, "*partout et toujours dans l'histoire européenne jusqu'à maintenant, les peuples à un certain moment ont divorcé les uns des autres*"³⁰.

Dans cette succession de conflits, aucun sentiment d'unité à caractère politique n'est perçu. On ne voit pas un principe tabou de solidarité spécifique entre "Européens" : François I^{er} s'allie à Soliman le Magnifique, celui qui fait le siège de Vienne en 1529. "*Cette Europe unie* remarque Duroselle, (...) *n'a réellement pénétré dans le monde politique responsable, franchi les petits cercles ésotériques pour émouvoir les masses et abouti à quelques premiers résultats (...) qu'après 1945*"³¹.

26. "L'Europe de la salade et du chou", *Le Monde*, espace européen, 13.10.1992.

27. Cf. Morin (E.), "*L'Europe n'est devenue une notion géographique que parce qu'elle est devenue une notion historique*", *op. cit.*, p. 60.

28. Drouin (P.), *Le Monde*, 15.6.1985.

29. Regards..., *op. cit.*, p.10.

30. Pomian (K.), *L'Europe et ses nations*, Gallimard, coll. Le Débat, 1990 ; citations in *Le Monde*, 9.6.92. Au sujet de cette coupure de l'Europe, l'auteur précise : "*Elle passe à l'est de la Finlande, des Pays baltes, de la Pologne, traverse l'Ukraine, contourne la Hongrie et coupe la Yougoslavie en deux : Serbie d'un côté, Croatie de l'autre. La signification de cette frontière n'est pas seulement religieuse, d'un côté l'Eglise latine et de l'autre l'Eglise grecque. Car les deux espaces qu'elle délimite ont eu des histoires différentes, ce qui permet de comprendre les drames qui se déroulent aujourd'hui dans un certain nombre de pays*".

31. Duroselle (J.-B.), *L'idée d'Europe dans l'histoire*, Denoël, Paris 1965, cité in *L'Europe en formation*, décembre 1965 ; l'exploration de l'histoire permet donc à cet auteur de soutenir dans une publication ultérieure que "l'Europe existait avant les nations", in *L'Europe : histoire de ses peuples*, Perrin, 1990.

Ces résultats se sont certes depuis substantiellement étoffés, mais pas au point d'invalider la portée de la remarque. L'actualité des dernières décennies montre à quel point est fragile le sentiment d'appartenance à l'Europe. Que ce soit dans les questions commerciales, militaires, politiques, culturelles même, on ne peut jamais être sûr de voir fonctionner une solidarité européenne de principe, face à un non-européen³². Seulement 25% des Britanniques se sentiraient européens³³. Et si on observe le résultat du référendum danois sur le traité de Maastricht, on peut effectivement souscrire à l'opinion que "*l'Angleterre et le Danemark n'ont jamais entièrement renoncé à la perspective d'une Europe des marchands... A tort ou à raison, Londres et Copenhague sont convaincus de pouvoir mener, si nécessaire, une autre politique, atlantique et nordique*"³⁴.

L'Europe est donc affaire de stratégie ; elle appartient encore à l'ordre des moyens, au service d'une fin qui, pour la plupart des politiques, est encore l'intérêt national. Cette relativité sous-tend la diversité des approches de la construction européenne et la pluralité des Organisations européennes. De ce point de vue aussi, il y a donc plusieurs *Europes*. Parmi elles une double distinction peut être pratiquée, premièrement entre les organisations de coopération et la Communauté poursuivant l'intégration, deuxièmement entre les organisations de construction européenne proprement dite et les organisations assurant aussi la présence en Europe de forces et d'intérêts étrangers à l'Europe, américains essentiellement, tels que l'OTAN et la CSCE. Les non-Européens peuvent en effet vouloir leur organisation de l'Europe, de leur Europe ; l'essentiel alors est que cette Europe là soit compatible avec celle voulue par les seuls Européens. En effet, si l'Europe a de la peine à exister (cette formule étant de nos jours plus juste que la négation radicale de départ), il est bien clair que les Européens existent.

32. "Quand l'Europe existera...", titre un récent billet d'humeur, commentant la reprise des négociations du G.A.T.T., alors que les Douze continuent "*à se déchirer sous l'oeil intéressé de nos partenaires...*". Doyère (J.), *Le Monde*, 25.5.1993. Peu de temps après, si besoin de confirmation était, on apprenait que Bonn signait avec Washington un accord séparé dans le domaine des télécommunications, en contradiction avec une directive communautaire sur l'accès aux marchés publics européens ; *Le Monde*, 12.6.1993.

33. Selon un sondage Gallup-B.B.C., publié le 7.12.92, *Le Monde* 10.12.1992. Cf. les considérations suivantes de W. Pfaff : "*However in the bone of every Englishman is an understanding that the Continent is where danger lies, the place from which all past threats to English survival have come, from the Norman conquest in 1066 to Hitler. The English identity has been forged in opposition to Europe. England chose the sea when its continental ambitions were defeated in the Hundred Years War. It subsequently chose empire, then alliance with English speaking North America*", *International Herald Tribune*, 5.10.1992.

34. Sergio Romano, ancien ambassadeur italien, in *Le Monde*, 6.10.1992. Cf. cette déclaration du Premier Ministre J. Major, expliquant au congrès du parti conservateur l'"erreur historique" qu'il y aurait à ne pas ratifier le traité de Maastricht : "*Nous mettrions fin pour toujours à nos espoirs de bâtir l'Europe que nous voulons ; nous laisserions la politique européenne aux Français et aux Allemands*". Ce serait d'autant plus une erreur pour M. Major que l'appartenance à la Communauté "*est le facteur le plus important pour attirer une marée d'investissements japonais et américains sur nos rivages, et pour offrir des emplois à notre peuple*", *Le Monde*, 11 et 12.10.1992.

II - LES EUROPÉENS EXISTENT

Si la géographie, l'histoire, la sociologie, l'ethnologie, la politique, le droit n'ont pas, ou pas encore, produit véritablement l'Europe, du moins ont-ils produit les Européens. Ceux-ci bien souvent ne se connaissent pas comme tels, dans la diversité de leurs langues et de leurs cultures, en tout cas ils se reconnaissent mutuellement parmi les non-Européens. Ils ne savent peut-être pas ce qu'ils sont, mais ils savent qu'ils ne sont pas les autres, et les autres aussi les reconnaissent³⁵. Ils sont identifiés en ce qu'ils sont porteurs d'un esprit particulier qu'il faut bien appeler "l'esprit européen", comme le fait la tradition. C'est la permanence de cet esprit et des comportements l'accompagnant qui permet encore d'identifier l'Européen, et ceci même parmi les Occidentaux, c'est-à-dire les sociétés formées outre-mer par les Européens, sociétés devenues autonomes, connaissant leur propre développement et accomplissant leurs propres mutations, comme les États-Unis d'Amérique, le Canada, etc.

Cet esprit européen est le résultat d'un processus historique complexe d'agrégation ; il se signale par une attitude fondamentale qui a donné de façon continue des productions spécifiques.

1) Un processus complexe d'agrégation

Au départ, une grande diversité d'apports. "*L'Europe est d'abord confluence d'héritages disparates*"³⁶. Les sources grecques, latines, juives, chrétiennes, germaniques s'y déversent et s'y fondent, moyennant des relations d'addition, de conflit, de transposition, de compromis. La culture européenne s'enracine dans une variété et une richesse de traditions qui se conjuguent dans un enrichissement continu. Ce processus n'est possible que grâce au facteur d'unité que constitue la langue latine canalisant tous ces apports. Ces derniers peuvent être répertoriés. Ils forment un patrimoine dont on peut faire l'inventaire³⁷.

Le latin n'a cependant pu jouer ce rôle que parce qu'il était la langue de l'Eglise, la langue de diffusion du christianisme ; "... *dans la genèse culturelle*

35. Cf. Hagège (C.) : "*Qu'on le veuille ou non, en dépit de la différence des cultures et des langues qui les expriment, il existe ce qu'on peut appeler un homo europeanus, qui est probablement en partie mythique mais qui est perçu comme réel par les intellectuels d'autres continents*", *Le Monde* 1.12.1992. Cf. E. Morin : "*Il est difficile de percevoir l'Europe depuis l'Europe*", *op. cit.*, p.24.

36. Droit (R.-P.), "*L'invention de l'Europe*", critique du livre *Genèse de la modernité, les douze siècles où se fit notre Europe*, de Maurice de Gandillac, Le Cerf, coll. passages, *Le Monde*, 9.12.1992.

37. Cf. la publication d'anthologies des littératures de l'Europe : *Patrimoine littéraire européen*, dirigé par J.-C. Polet, 12 volumes dont 3 sont parus, Editeur De Boeck-Wesmael, Bruxelles ; *Anthologie des littératures européennes, mémoires d'Europe*, textes réunis et présentés par Christian Biet et Jean Paul Briggelli, trois volumes, Gallimard ; critique par Michel Zink in *Le Monde* 2.7.1993.

de l'Europe, le christianisme a joué un rôle essentiel, en cela aussi qu'il est une religion de l'écrit, encadrée par des hommes instruits dont la mission est de communiquer oralement la parole de Dieu³⁸.

Ce rôle unificateur, on sait à quel point le christianisme et l'Eglise l'ont joué de façon diverse et continue ; la chose est trop évidente pour qu'il soit nécessaire d'en rappeler les différents aspects. Disons simplement, avec Denis de Rougemont, "que c'est l'Eglise qui va tenter la synthèse de toutes ces forces en conflit latent ou en guerre ouverte. L'Europe et sa culture résulteront de cette fusion, jamais achevée, toujours instable, et dont la grande originalité, si on la compare aux cultures de l'Asie, est justement d'être un mélange dynamique"³⁹. La première communauté européenne fut celle de la religion, la notion de "république chrétienne" renvoyant à cette identification de l'Europe au christianisme.

Pour Denis de Rougemont, le christianisme, se développant dans le cadre de l'Empire romain sur la tradition juive et la philosophie grecque, constitue le facteur essentiel de l'identité européenne. L'incarnation de Dieu sous Ponce Pilate, est le "choc initial", par lequel "prend son départ la voie chrétienne" de l'Europe. L'exigence de la Foi, l'impératif de l'Amour, et la nécessité de la Grâce confortent l'individu comme personne et forment peu à peu l'esprit européen dans un mélange de confiance active, mais aussi d'inquiétude essentielle. Dans ce principe d'imperfection chrétien qui tenaille l'Européen, Denis de Rougemont voit "le secret du dynamisme sans répit qui nous travaille". Inévitablement, ce conflit existentiel de la personne se reflète ou mieux se projette dans tout ce que l'homme occidental pense ou fait⁴⁰. De ce point de vue il n'y a pas rupture avec des évolutions ultérieures si importantes, constitutives des Européens modernes, comme la Renaissance et la Réforme, les Lumières, la Révolution française, la révolution industrielle, et tout ce qu'elles ont apporté dans le domaine de la culture, de la connaissance, de la politique et de l'économie. Elles sont en perpétuelle préparation par un processus continu de débats où se jouent en permanence la complémentarité comme la conflictualité des différents héritages⁴¹. On peut ainsi comprendre que "tous les passés durent en chacune des phases nouvelles"⁴².

38. Michel Sot, critique du livre, *Genèse culturelle de l'Europe - Ve-VIIIe siècles*, de Michel Banniard, coll. points-histoire, Le Seuil, *Le Monde*, 6.4.1990.

39. Rougemont (D. de), *Les chances de l'Europe*, Centre européen de la culture, Ed. de la Baconnière, Neufchâtel, 1962, p. 16.

40. Cf. E. Morin : La culture européenne "porte en elle l'angoisse et le tourment, non seulement comme des maux rongeurs, mais aussi comme des vertus de conscience et d'élucidation", *op. cit.*, p. 207.

41. Cf. E. Morin : "L'originalité européenne est donc non seulement dans la complémentarité active, mais dans la conflictualité permanente de l'héritage, de l'héritage romain et de l'héritage judéo-chrétien", *op. cit.*, p.79 ; de même : "La spécificité de la culture européenne est avant tout dans la continuité et dans l'intensité de ses dialogiques, où aucune des instances constitutives n'écrase ou n'extermine les autres, ni même n'exerce durablement une pesante hégémonie", p.128.

42. Rougemont (D. de), *L'aventure occidentale de l'homme*, Albin Michel, 1957, pp.44, 88, 71. L'auteur remarque, par ailleurs, que "la Russie n'a pas vécu la Renaissance et la

Dans cette recherche d'un fil continu, Rémi Brague apporte une contribution nouvelle et originale, en avançant la thèse que, pour trouver l'Europe, il faut emprunter la voie romaine. Partant de cette constatation que "*de la latinité personne d'autre n'a voulu*", il explique que "*l'Europe se distingue de ce qui n'est pas elle par le caractère latin ou romain de son rapport aux sources auxquelles elle puise*". Ce rapport romain est un rapport de secondarité. Les Romains n'ont inventé que le droit, mais ils ont su s'approprier les richesses culturelles des autres, en le reconnaissant. "*La situation de secondarité par rapport à une culture antérieure, (...) constitue la romanité*". Etre romain, c'est faire "*l'expérience de l'ancien comme nouveau*", "*du commencement comme recommencement*". L'Eglise peut être dite "romaine" aussi en ce sens qu'elle répète cette même démarche par rapport à Israël. Les Chrétiens savent qu'ils sont greffés sur l'expérience de Dieu faite par Israël. Cela permet certes à André Chouraqui d'affirmer que "*le ciment en profondeur de l'Europe c'est la Bible*"⁴³. Cependant, pour R. Brague, cela veut dire que le christianisme est non seulement un élément essentiel du contenu de la culture européenne, mais plus profondément qu'il "*constitue aussi la forme même du rapport européen à l'héritage culturel*"⁴⁴. L'Europe est donc européenne depuis qu'elle est romaine et chrétienne, c'est-à-dire depuis qu'elle s'est inscrite dans ce rapport de secondarité. L'essence de l'Europe, dans cette interprétation, n'est rien d'autre qu'un mouvement constant d'appropriation des apports étrangers.

2) Une attitude fondamentale

Etre européen ne renvoie donc pas à un contenu mais à une attitude fondamentale. Pour D. de Rougemont, on l'a vu, il s'agit d'une inquiétude existentielle, d'un conflit intérieur, conduisant à "*un désordre permanent*"⁴⁵. L'Européen va au delà, cherche ailleurs, autre chose ; il s'aventure hors de chez lui, il conquiert les autres et leurs âmes ; il explore la matière, découvre ses lois et subjugue la nature. Il s'explore lui-même. Sans forcément s'aligner sur ce primat du fondement religieux, la plupart des auteurs arrivent à des considérations semblables. P. Valéry remarquait déjà que "*rien ne nous est plus malaisé à concevoir que la limitation dans les volontés de l'esprit et que la modération dans l'usage de la puissance matérielle*"⁴⁶. Pour d'autres, "*au plus profond de l'europpéen, il y aurait d'abord comme un élan vital, un ins-*

(suite note 42) *Réforme : l'homme s'y trouve donc moins préparé à vivre sa propre aventure individuelle et plus facilement dominé par les puissances établies et collectives*", *Les chances de l'Occident*, op. cit., p.40. C'est par cette dimension que s'expliquerait l'imparfaite européenité de la Russie. Sur la période des Lumières voir: Pomeau (R.), *L'Europe des Lumières*, Stock, 1991 ; Imhof (U.), *Les Lumières en Europe*, traduit de l'allemand, Le Seuil, coll. 'Faire l'Europe', 1993.

43. *Le Monde*, 13.3.1993. Pour E. Levinas cependant, "*L'Europe, c'est la Bible et les Grecs*" ; "*Il ne s'agit là, évidemment, que d'une manière d'indiquer des grandes directions, et non d'une désignation précise d'ensembles historiques*", *Le Monde*, 2. 6. 1992.

44. Brague (R.), *Europe, la voie romaine*, Critéion, 1992, pp.21, 22, 35.

45. Rougemont (D. de), *L'aventure occidentale de l'homme*, op.cit., p. 221.

46. Valéry (P.), *Regards sur le monde actuel*, op. cit., p.184.

*tinct (...) un élan de maîtrise du monde, le monde extérieur de l'homme, le monde extérieur des choses*⁴⁷. L'Européen, c'est celui qui rêve de "coursées lointaines, sur la terre comme aux cieux"⁴⁸. Il a une vocation de ce fait, selon Juan Goytisolo : "s'ouvrir à d'autres espaces et faire leur place aux concepts de différence, d'anomalie, de mélange et de déracinement"⁴⁹. Il a "un horizon d'attente"⁵⁰. "L'originalité de l'Europe, dit Théodore Zeldin, c'est de ne pas avoir de frontières"⁵¹.

Les auteurs convergent sur cette idée que la détermination de ce qui est européen doit se faire par autre chose que par la recherche d'un contenu ; si bien que, paradoxalement, "la seule identité reconnaissable de l'Europe se trouve dans la diversité, la cacophonie et le désordre apparent"⁵². C'est de cela que rend compte l'idée générale de laïcité, si essentielle pour caractériser la culture européenne et expliquer son essor⁵³. On peut admettre que cette idée était en germe dans la découverte de la raison et dans l'invention du politique comme tel par les Grecs⁵⁴. C'est grâce à eux en tout cas que l'Europe est devenue "le lieu du doute méthodique"⁵⁵, ou encore le lieu de la "culture du doute". "Le doute, (...) se base sur l'idée qu'au delà de l'horizon visible existe une dimension inconnue pouvant être appréhendée par le regard et l'intuition"⁵⁶. En systématisant, on en arrive à dire que "l'Europe est 'européenne' quand elle comprend que nulle idée n'est première, que nulle idée n'est digne

47. Livet (G.) et Mousnier (R.), *Histoire générale de l'Europe*, 3 vol., PUF, 1980, p.540.

48. Droit (R.-P.), *op. cit.* Cf. Sade, "Aline et Valcour": "l'Européen inconstant, vagabond, renonçant à ses jouissances, pour aller troubler celles des autres, supposant ailleurs des richesses plus précieuses...", cité par J. P. Faye, *op. cit.*, p.17.

49. P.L., rendant compte des actes du carrefour des littératures européennes de Strasbourg, *Le désir d'Europe*, les cahiers de Strasbourg, ed. La Différence ; *Le Monde*, 11.9.1992.

50. J.-P. Vernant utilise cette expression pour rendre la vision des choses qui était la sienne dans l'entre-deux guerres : "Il y avait un horizon d'attente, qui donnait sens à l'ensemble des événements. Il me semble qu'un tel horizon d'attente fait défaut actuellement. Nous sommes dans la nuit par rapport à ce que nous sommes en train de vivre et de devenir" ; *Le Monde*, 8.6.1993. De ces propos il faut rapprocher ceux de E. Levinas : "La disparition de cet horizon me paraît un événement profondément troublant. Car elle bouleverse notre vision du temps. Depuis la Bible nous sommes accoutumés à penser que le temps va quelque part, que l'histoire de l'humanité se dirige vers un horizon...", *Le Monde*, 2.6.1992.

51. Propos sur France-Inter, le 13.10.1992. Il est intéressant de rapprocher ici ce point de vue que "l'Europe s'est faite aux frontières ; ses hauts lieux sont des passages ; (...) ses héros sont des passeurs" ; Marguerite Léna : "Taizé et l'Europe", *Le Monde*, 25.12.1992.

52. Schneider (P.), *op. cit.*, p.63.

53. Cf. Edgar Morin : la culture européenne, "c'est surtout une culture entièrement laïcisée", *op. cit.*, p. 130.

54. Cf. J.-P. Vernant : "Cette émergence du politique est tout à fait étonnante. Car, même si les Grecs ne séparaient pas radicalement le domaine religieux et celui des affaires publiques, ils opèrent en ce domaine un bouleversement extraordinaire. Ils sont d'autre part habités par l'idée, profondément ancrée en eux, que c'est aux citoyens et à eux seuls qu'il incombe de régler ce qui est important pour leur communauté", *Le Monde*, 8. 6. 1993.

55. Mertens (P.), *Le Monde*, 19.5.1989. Cf. E. Morin : "(...) la négation ne cesse d'être à l'œuvre dans l'histoire culturelle de l'Europe", *op. cit.*, p.81.

56. Schneider (P.), *op. cit.*, p.60.

*d'être placée avant d'autres idées, que nulle idée ne peut être mise au centre de tout, et considérée comme la plus vraie, la plus belle, la meilleure*⁵⁷.

Mais Rémi Brague va, avec son concept de "romain", jusqu'au bout de cette caractérisation de l'Européen par autre chose que la détermination d'un contenu. L'Européen se vivant comme second par rapport à un autre, se définissant dans cette secondarité, se donnerait par là même un rôle, celui de transmettre l'héritage et le message. L'identité européenne se trouverait donc dans le fait d'avoir à transmettre un message et non dans le contenu du message, et de la même façon non pas dans le contenu de l'héritage, mais dans la "renaissance" toujours recommencée, non pas dans la jouissance stable du bien, mais dans l'appropriation infiniment poursuivie et actualisée d'une source.

Au total, on condensera les points de vue et les interprétations en disant de l'Europe que *"ce qui lui est le plus propre est aussi paradoxalement ce qui la déporte d'elle-même : le sens de l'universel et le goût de la différence"*⁵⁸. Ce sont ces traits qui expliquent sa fécondité.

3) Des productions spécifiques

La portée pratique de cette absence de contenu propre fonde la vocation de l'Europe à la découverte, à la connaissance et à l'invention, mais aussi à la démocratie, à l'affirmation de la personne, à l'épanouissement de l'individu et à la proclamation des droits de l'homme. Il n'y a pas lieu de rappeler ici tout ce que les Européens ont si diversement produit depuis la Renaissance. Disons simplement que puisque *"la quête est (la) forme d'exister"* de l'Européen, sur fond d'*"inquiétude fondamentale"*, et de *"désordre permanent"*⁵⁹, ainsi se trouvent fondés à la fois son aptitude à inventer et son refus de toutes limites aussi bien collectives qu'individuelles. Elle explique aussi sa préférence à l'universalité. L'idée d'universalité rend d'abord compte de cette capacité infinie d'appropriation. Elle désigne aussi ce fait, corollaire, que les Européens n'ont cessé de penser l'Europe comme l'universel et qu'ils continuent de le faire⁶⁰.

Cette quête libre du sujet dans une société qui ne se reconnaît dans aucun enfermement a trouvé dans le roman son expression culturelle la plus forte.

57. Denis Slakta, citant Alberto Savinio, *Encyclopédie nouvelle* (article Europe), traduit par Nino Franck, *Le Monde*, 2.7.1993. Alan Bullock dit la même chose lorsqu'il *"arrive à la conclusion qu'aucune autre culture ne compte autant d'hérétiques ni autant de rebelles, ne s'est montrée aussi prompte à les admettre après coup dans son panthéon"*; cité par Schneider (P.), *op.cit.*, p. 61.

58. Léna (M.), *op. cit.*

59. Rougemont (D. de), *L'aventure...*, *op.cit.*, pp. 268 et 221.

60. Cf. E. Morin pour qui l'Europe a mis l'universel *"au moteur de sa culture singulière"*, *op. cit.*, p.131 ; corollairement : *"c'est la culture européenne qui dans sa singularité même est source d'universalité"*, p.189.

Salman Rushdie a pu soutenir que “c’est le roman qui fonde la culture européenne”. La raison en est donnée par Milan Kundera, lorsqu’il dit que le roman est “un territoire où le jugement moral est suspendu”⁶¹. Le roman est une forme où l’auteur se livre à de libres expériences, parcourant tout l’espace qui lui est nécessaire pour cela⁶². “Comment rétracter un roman ?”, dit Salman Rushdie⁶³. Il s’inscrit ainsi dans une entreprise de longue haleine commencée avec les Grecs, “soustrayant l’espace de la culture et de la pensée aux dominations du clan et des dieux”⁶⁴. L’histoire du roman est donc indissociable de l’histoire de l’Europe, et le devenir du roman renseigne sur celui de l’Europe. “La question qui se pose à travers moi, dit encore Rushdie, est de savoir si l’Europe est prête à défendre les formes qui la définissent”⁶⁵. Soustraire le roman aux puissances cléricales, politiques, mais aussi mercantiles est un enjeu essentiel pour la pérennité de l’esprit européen. Dans cet exercice de liberté qu’est le roman, l’homme prend sa revanche sur l’histoire et dessine l’esquisse d’une autre histoire. En faisant et en lisant des romans, il s’affirme comme individu irréductible en même temps que comme être social lié aux autres dans une histoire perfectible⁶⁶. “Admettre l’action de la littérature sur les hommes, c’est peut-être l’ultime sagesse de l’Occident”, avance un philosophe⁶⁷. Dans ces conditions, si l’on devait constater que les Européens délaissent le roman, il y aurait fort à craindre qu’ils ne perdent avec cette dernière sagesse leur identité même, en renonçant à cette capacité de recul, de suspension du jugement, qui est au cœur de leur histoire. “La culture du doute ne peut survivre que là où le doute jouit d’un droit reconnu dans le contrat social”⁶⁸.

61. *Le Monde*, 23.10.1992.

62. Cf. Swift (G.), “Le roman, c’est si grand, si élastique, si souple! Vous avez toute la place, tout l’espace dans un roman pour faire ce que vous voulez. C’est la forme dans laquelle vous pouvez traiter de grandes plages de temps, vous pouvez traiter de l’histoire, des générations...” ; *Le Monde*, 19.3.1993.

63. *Le Monde*, 20.3.1993.

64. Sallenave (D.), *Le Monde*, 12.1.1990.

65. *Le Monde*, 23.12.1990.

66. Cf. Albert Béguin : “On n’a jamais réussi à donner une définition valable et exhaustive du roman, mais il me paraît certain que dans cette définition doit entrer, avec le sens et l’importance de la durée, le sentiment d’un lien entre les aventures d’un seul et l’aventure de tous. Il n’est pas de roman digne de ce nom où ne joue un rôle dominant cette solidarité des destins, image de ce que la théologie chrétienne appelle communion des saints” ; présentation de *La Comédie humaine* de Balzac par le Club français du livre, 1964. L’œuvre japonaise de Lafcadio Hearn fournit a contrario l’illustration de cette occidentalité du roman. “C’est le Japon qui supprime en lui toute idée d’écriture romanesque, alors qu’il avait pratiqué assez brillamment ce genre auparavant (...) Mais il n’en écrira plus désormais, à cause de l’idée qu’il se fait de ce qu’on pourrait appeler l’esprit du Japon. Il n’y a de roman que de l’individu ou de la personne qui est à l’origine du personnage. Dans un pays où cette notion est non seulement ignorée, mais incompatible avec les croyances morales et religieuses, on peut estimer que le roman serait un non-sens, une intrusion choquante et donc en éprouver l’impossibilité” ; Denise Brahimi, présentation de Lafcadio Hearn, *Kwaïdan, histoires étranges*, ed. Minerve, 1988, p.13.

67. Lévinas, cité par B. Poirot-Delpech, *Le Monde*, 2.6.1993.

68. Schneider (P.), *op. cit.*, p.63.

En suivant cette idée, on est tenté d'avancer l'hypothèse que le sort fait au roman dans les sociétés dites occidentales donne une des mesures de leur européanité, du lien qu'elles entretiennent encore avec l'esprit européen. Selon un écrivain américain, "*nous savons que l'impact des livres est inexistant, que la capacité d'inventer le romanesque de la réalité est totalement étrangère à la mentalité américaine*". Lui-même appartiendrait donc, "*au moins dans ce pays*" (les Etats-Unis d'Amérique) aux derniers romanciers, et cette extinction irait de pair avec "*la fin d'un style de vie civilisé, ayant à voir avec la parole, l'élaboration du discours*"⁶⁹. On peut certes hésiter sur la réalité de ces évaluations et sur la sûreté du jugement qui en résulte ; on peut aussi le compléter en observant le recul de la lecture dans divers pays européens ; mais on peut surtout redouter que, sur ce point comme sur tant d'autres, les Américains ne fassent qu'amorcer des évolutions, dans lesquelles ils entraînent les Européens. Si tel était le cas, on serait entré dans un monde où, plus radicalement, "*le genre même du roman n'a plus de raison d'exister*"⁷⁰.

Le débouché pratique de ces considérations consiste à opposer en théorie le façonnement américain de l'Europe à la construction européenne de l'Europe. Le premier fait nécessairement dériver l'Europe hors d'elle-même ; la seconde, dans la mesure où elle est l'œuvre des Européens eux-mêmes, est susceptible d'apporter le cadre et la chance d'une de ces "renaissances" par lesquelles les Européens n'ont cessé de se faire.

III - LES EUROPÉENS DOIVENT CONSTRUIRE L'EUROPE

Cette formule d'apparence normative doit être rapportée à l'existence d'un esprit européen. Elle signifie, à la fois, que la préservation de cet esprit européen passe désormais par un projet politique appelé "construction de l'Europe", et que ce projet doit être réalisé par les Européens eux-mêmes. A ce stade, les organisations constituées et les institutions agissant pour manifester l'existence d'une entité européenne ne créent pas une identité européenne. Tout au plus peuvent-elles concourir à sa protection et à sa pérennité. Mais, dans un second temps, elles peuvent fournir le cadre d'un nouveau développement de cette identité⁷¹. Il convient maintenant d'examiner quelques aspects de ce projet. On verra successivement qu'il a la fonction d'un remède, que sa mise en œuvre présente une difficulté de fond, et enfin qu'il exige une méthode.

69. Philip Roth ; pour l'auteur de *Portnoy et son complexe*, il n'y aurait plus que quinze mille lecteurs aux Etats Unis, ce chiffre ne cessant de décliner, "*jusqu'au jour où il y aura plus d'écrivains que de lecteurs*" ; *Le Monde*, 3.11.1992.

70. Antonio Tabucchi, propos recueillis par R. de Ceccatty, *Le Monde*, 9.4.1993.

71. E. Morin donne beaucoup d'importance à cette nécessité de formuler une nouvelle identité européenne ; "*C'est bien l'exigence vitale de sauver son identité qui appelle une nouvelle métamorphose de l'Europe*", *op. cit.*, p.67.

1) *La construction européenne comme remède*

On peut observer que l'«Europe» a toujours été perçue par les Européens comme un remède à leurs divisions, sur fond de nostalgie de l'unité romaine, puis chrétienne. C'est «une aspiration millénaire» qui, pour certains auteurs, «hante l'imaginaire de nos ancêtres», signifiant que «les élites n'ont cessé de rêver d'une paix et d'une harmonie universelles»⁷² ; aspiration et impuissance à faire le contraire de ce qu'on fait réellement.

Si cette aspiration a commencé à trouver au XXe siècle un début de réalisation, c'est parce que l'Europe a pris des significations nouvelles : elle est devenue un remède au danger que représentent les Européens eux-mêmes. Ceux-ci en effet sont dangereux, non pas par l'effet des aléas de l'histoire, mais par leurs penchants profonds.

En premier lieu, ils sont dangereux pour les autres. Ils n'ont pris, on l'a rappelé, conscience de leur identité que dans le rapport à l'Autre, «dans le regard de l'Autre et sur l'Autre, (...) un regard à finalité consensuelle, tout à la fois universaliste et raciste, inclusif et exclusif»⁷³. La raison conquérante européenne, en développant une culture de l'expansion, s'est faite dominatrice et ethnocentriste. Ainsi s'explique que la recherche d'identités partielles par la construction des entités nationales se soit toujours accompagnée de poussées racistes. Loin d'être un accident ou une réaction, le racisme a été «un ingrédient constitutif du développement et de la définition des grandes identités collectives dans l'Europe moderne et, avant tout, des identités nationales». Colonisation, génocide, esclavage et discriminations ont le plus souvent signé, jusqu'au XXe siècle, la rencontre des Européens avec les Autres.

Ces tendances ont fini par représenter un danger pour l'humanité tout entière, dans la mesure où elles ont débouché sur les deux Guerres Mondiales et, peut être surtout, sur «Auschwitz», c'est-à-dire sur quelque chose qui reste une énigme pour la conscience humaine. Des Européens ont produit là des «énormités» «qui passent la compréhension de l'historien», «mystère immense et terrifiant de la dégénérescence humaine, qui étonnera et terrifiera toujours l'humanité»⁷⁴.

Les Européens, dans l'exacerbation de leurs fureurs, sont donc dangereux pour eux-mêmes comme partie de l'humanité. Beaucoup de ceux qui ont voulu construire l'Europe après la seconde Guerre Mondiale l'ont compris ainsi. Pour certains, cette entreprise relevait quasiment d'un impératif moral fondé plus ou moins sur la culpabilité, tandis que pour d'autres elle reposait sur des

72. Lin (M.-M.), *L'Europe en formation*, n° 286 ; 1992, p. 84.

73. Daniel Hémerly, critique de l'ouvrage de Claude Liauzu, *Race et civilisation* in *Le Monde diplomatique*, nov. 1992.

74. Isaac Deutscher, cité in *Le Monde diplomatique*, juin 1993. Cf. E. Morin : «Les pires ennemis du genre humain sont venus d'Europe», *op. cit.*, p.124.

raisons objectives permettant de conjurer cet envers de l'esprit européen. Pour Denis de Rougemont par exemple, "*tout la désigne (l'Europe) pour fomenter les anti-corps immunisant l'humanité contre certains virus qu'elle seule a propagés*"⁷⁵. La réduction des nationalismes par l'enchaînement des souverainetés devait empêcher le retour de telles maladies. En organisant le dépassement de l'Etat-nation, sur fond d'idéologie démocratique articulée sur les droits de l'homme, on pouvait brider les tendances néfastes de l'esprit européen, et valoriser le côté positif de son universalisme⁷⁶. Ceci apparaît d'autant plus possible que "*la nation comme entité unitaire réalisant l'adéquation entre un territoire, un espace public, une société, une économie, une culture, n'est plus. Les aires pertinentes d'action, de délibération et d'identification se sont désaccordées*"⁷⁷.

Cet enseignement de l'histoire, on ne le sait que trop, est redevenu d'actualité, une actualité chargée de significations redoutables. Les artisans de la dite "purification ethnique" dans l'ex-Yougoslavie ont repris des pratiques d'"une cruauté qu'on croyait d'un autre âge"⁷⁸. Mais surtout, "*le déferlement de forces formidables de dislocation et de rupture sur l'Europe depuis 1990*" ne laisse aux Européens, selon Edgar Morin, que l'alternative "*association ou barbarie*"⁷⁹.

Mais le danger, après l'exténuation suicidaire des deux Guerres Mondiales, vient dorénavant aussi de l'extérieur, des autres. Ces autres après 1945 furent d'abord localisés à l'Est : la construction européenne favorisée par les Américains fut essentiellement une réponse à la menace soviétique. Elle a ensuite, et progressivement, servi de plus en plus à préserver les intérêts et l'influence des Européens dans le monde. De nos jours, il s'agit de relever le défi japonais et, peut-être, de s'affranchir des Américains. En tout cas, face aux Puissances extérieures, il est acquis que les Européens ont tout à gagner à s'organiser collectivement. Si l'enjeu n'est pas forcément la disparition, il est certainement le déclassement ou la vassalisation⁸⁰. La chose pourrait sembler

75. Rougemont (D. de), *L'aventure occidentale de l'homme*, op. cit., p. 245. Selon cet auteur, les maladies spécifiques de l'Européen sont la passion, la révolution et la nation. En affirmant que seule l'Europe a les antidotes de ses maladies qu'elle a mondialement propagées, il peut soutenir jusqu'au bout sa thèse centrale définissant l'Europe par sa fonction mondialisante.

76. Cf. le préambule du traité de Rome, dans lequel les signataires se déclarent à la fois "*déterminés à établir les fondements d'une union sans cesse plus étroite entre les peuples européens*", et "*résolus à affermir, par la contribution de cet ensemble de ressources, les sauvegardes de la paix et de la liberté*". Il est piquant de faire le rapprochement avec cette autre affirmation : "*Divisée l'Europe peut être à l'origine de la guerre, unie à l'origine de la paix*", signée par d'autres plumes et notamment Mounier, Sartre, Camus, Rousset, Merleau-Ponty, et publiée par la revue *Esprit* en novembre 1947.

77. Elie Cohen, *Le Monde*, 23.2.1993.

78. Selon M. Sommaruga, Président du Comité International de la Croix Rouge. *Le Monde*, 19.2.1993.

79. E. Morin, *Le Monde*, 10.9.1992.

80. Cf. cette formule si souvent rappelée de Jean Monnet : "*Les civilisations, même les plus brillantes, si elles ne se donnent pas les moyens de se développer au rythme du monde en pro*

évidente et imposer d'elle-même ses implications⁸¹. On a déjà souligné à quel point ce n'était pas le cas. Il est courant de relever que, même après le traité de Maastricht, "*les Douze semblent plus opposés qu'unis sur le type d'Europe qu'ils veulent construire*"⁸². On peut incriminer la persistance des égoïsmes nationaux entretenant les divergences, et on aura raison. On peut penser aussi, comme Edgar Morin, que l'ennemi principal est en nous : "*Il est dans notre incapacité de penser notre destin et d'assurer notre communauté de destin*"⁸³. Pour y réussir cependant, il faudrait que les Européens règlent une difficulté de fond qu'ils n'ont cessé de rencontrer et d'esquiver dans le processus de la construction européenne.

2) Une difficulté de fond

Cette difficulté est intrinsèque à l'esprit européen : elle résulte de sa prétention à l'universalité, de l'expansion effective de la civilisation européenne dans le monde entier, et plus particulièrement du développement de sociétés dites occidentales qui se réclament historiquement de l'Europe mais qui ne sont pas l'Europe⁸⁴. "*Si la civilisation européenne s'étend dans le monde entier, que lui restera-t-il de spécifique ?*"⁸⁵. Plus précisément, peut-on tracer une démarcation entre l'Européen et les autres Occidentaux, alors qu'on a dit que le propre de l'Européen était de ne pas avoir de frontières ? Ces questions sont posées avec une acuité croissante.

On peut tenter d'y répondre en essayant d'isoler un "*noyau irréductible constitutif de la civilisation européenne*"⁸⁶. Mais le résultat de cette quête est assez déconcertant. Si pour cela on commence par rechercher ce que disent les gouvernants, on trouve la Déclaration sur l'identité européenne, adoptée à Copenhague en 1973 par les chefs d'Etat et de gouvernement des Pays de la Communauté européenne (les Neuf, à l'époque)⁸⁷. Selon ces derniers, "*les principes de la démocratie représentative, du règne de la loi, de la justice sociale - finalité du progrès économique - et du respect des droits de l'homme (...) constituent des éléments fondamentaux de l'identité européenne*". Mais

(suite note 80) *grès, sont en danger de mort*" ; cité par Les amis de Jean Monnet, *Le Monde*, 19.3.1992. Voir également Anton Brender, "Faire l'Europe ou périr", article rendant compte du livre de Lester Thurow, *La maison Europe*, *Le Monde*, 15.9.1992.

81. Cf. M. Alain Lamassoure, ministre français des Affaires européennes : "*ou bien nous conservons une Europe qui fonctionne mal et qui protège insuffisamment nos intérêts, ou nous la faisons mieux fonctionner afin qu'elle nous protège et, au delà, qu'elle soit une véritable puissance de rayonnement dans le monde*" ; *Le Monde*, 19.6.1993.

82. *Le Monde*, 16.7.1993.

83. *Op. cit.*, p.178.

84. Cf. E. Morin : "*L'Europe a rétréci. Elle n'est plus qu'un fragment de l'Occident ...*", *op. cit.*, p. 198.

85. Daniel Vernet, "Europe en son miroir", article rendant compte d'un colloque tenu en Crète, *Le Monde*, 5.5.1992. Cf. E. Morin : L'Europe a "*européisé le monde et mondialisé l'euro-péisme... Mais qu'est-elle désormais dans le monde ?*" ; *op. cit.*, p.566.

86. D. Vernet, *ibidem*.

87. Texte de la Déclaration in *Bull. PE* 46/ 73 Annexe.

ces principes n'ont plus un caractère spécifiquement européen : ils sont partagés par tous les Occidentaux et font même l'objet d'une universalisation croissante. Ne semble spécifiquement européen que le refus de la peine de mort. Selon l'expression de Philippe Boucher, l'Europe est perçue de l'extérieur comme *"une région sans peine de mort, cette absence étant le résultat d'une volonté politique commune"*. C'est la décision du général Evren, dirigeant alors la Turquie, de mettre fin à la peine mort dans son pays, pour cause de candidature de la Turquie à la C.E.E., qui *"dote l'Europe d'un critère supplémentaire qui n'était pas encore apparu comme tel"*⁸⁸. Mais c'est là un facteur d'identité bien tenu et surtout bien fragile, puisqu'il faut rappeler, comme le fait le journaliste lui-même, que cette volonté n'est guère partagée par les opinions publiques.

Dans la Déclaration de Copenhague, les Neuf mentionnent aussi *"cette variété des cultures dans le cadre d'une même civilisation européenne"*. Cette diversité culturelle dans l'unité de civilisation, que les gouvernants se déclarent soucieux de préserver, est certainement le plus visible des traits européens. Elle a donné de multiples facettes au mode de vie européen. Elle a trouvé son épanouissement dans la "ville". Pour Danièle Sallenave, la ville est *"l'une des plus étonnantes inventions de l'Europe"*, dans le sens où c'est en Europe *"avec la fin du Moyen-Age et durant la Renaissance que s'est affirmée, avec éclat, l'idée que la ville est l'incarnation d'une forme supérieure de l'existence humaine"*, que l'humanité y est portée à son plus haut degré de perfectionnement. En effet, en passant à cette époque des villages aux villes, les hommes ont affirmé *"la primauté de l'esprit et de la mémoire sur les choses"*, *"le triomphe des raisons sur le cours naturel du monde"*⁸⁹. Mais nous assistons à la disparition de l'idéal européen de la ville, soit par *"l'anéantissement de la ville sous l'invasion des pauvres"*, soit par l'abandon et la ruine, mais partout par l'omniprésence de la marchandise. *"Une autre image de la ville se dessine, où se dégradent les utopies sociales civiques de la cité"*. Cette évolution atténuée la portée de la remarque faite par Denis de Rougemont soulignant le poids de l'histoire qui entretient les différences entre l'Européen et l'Américain *"moins lesté de passé et plus facilement entraîné par les courants superficiels"*⁹⁰. Invasion de la marchandise et américanisation des modes de vie semblent inéluctablement aller de pair en Europe⁹¹. On ne peut savoir ce

88. *Le Monde*, 29.10.1988.

89. *Le Monde*, 19.5.1989. "La mort des villes".

90. *"Certes les Américains viennent de l'Europe et dans ce sens notre Moyen-Age est aussi le leur. Mais nous avons chez nous, au centre de nos villes, les témoins quotidiens et familiers de notre passé, ruines romaines, ruelles et cathédrales, palais classiques et baroques. Ils n'ont pas cela"* ; in *Les chances de l'Europe*, op. cit., p. 40. Du même auteur : *"Les U.S.A. n'ont pas eu de Moyen-Age et sont issus de l'ère rationaliste moraliste dont procède sans conflits majeurs notre technique"* ; in *L'aventure occidentale...*, p. 72.

91. Il faut se reporter ici aux réflexions d'Edgar Morin dans *Penser l'Europe*, op.cit., p. 149 : *"La menace est-elle américaine ? Subissons-nous l'homogénéisation des mœurs et la standardisation culturelle que répandent irrésistiblement sur l'Europe jeans, shit, westerns, serials, shows, hamburgers, coca, pepsi, pampers, self-services, supermarchés ? En fait l'américanisation est l'aspect le plus imagé et le plus ostensible d'un processus issu de l'Europe même : celui du développement capitaliste qui transforme tout ce qu'il touche en marchandise,*

qui restera bientôt de ces différences sous la banalité uniforme des rénovations urbaines festonnées d'enseignes anglo-saxonnes. *"Dans le grand bruit des commerces, la fin de l'utopie urbaine s'annonce et se joue chaque jour (...) quelque chose de l'idée européenne de l'homme s'y perd probablement aussi"*⁹². On peut aussi invoquer une conception européenne de la science. Celle-ci, selon Dominique Lecourt, aurait toujours été soucieuse d'établir un rapport entre la connaissance scientifique et les autres plans de la pensée ainsi que l'action, alors que cette préoccupation n'aurait jamais vraiment trouvé sa place en Amérique. Celle-ci, s'étant séparée de l'Angleterre au moment précis où la science prenait son essor, *"avait retenu de la vieille Europe une vision empiriste de la science combinée avec une théologie naturelle renouvelée"*⁹³. Mais cet auteur ne fait ce rappel que pour mettre en garde contre le développement d'une *"pratique comptable de la recherche"*, *"une vue descriptive de la connaissance"*, *"une conception instrumentale de la rationalité"*, et pour s'alarmer de ce que *"le style européen se trouve en passe de se perdre sous l'empire du technologisme planétarisé"*.

Enfin on peut chercher à cerner un imaginaire européen, en partant de l'hypothèse que *"si l'Europe a une autre existence que géographique, elle doit à la façon dont ses écrivains ont modelé un imaginaire collectif"*⁹⁴. Cette existence-là est sans doute aisément établie pour le passé même récent, elle le sera plus difficilement pour le présent et à l'avenir. L'écrasante domination des industries américaines dans l'ensemble des productions audiovisuelles, la propagation multiforme des personnages de Disney, le déclin graduel de la lecture au profit de l'image télévisée, l'adoption par les moyens de communication de masse de façons américaines de divertir, d'informer et même de parler, tout cela, entre autres facteurs, provoque ou accompagne des évolutions culturelles de plus en plus sensibles chez les jeunes Européens : leur imaginaire est transporté outre-atlantique et tend à perdre ses racines européennes. Une faille entre les générations s'ouvre sous nos yeux.

(suite note 91) *celui du développement industriel qui standardise tout ce qu'il intègre, celui du développement techno-burocratique qui anonymise tout ce dont il s'empare, celui de l'urbanisation à outrance qui désintègre les anciennes communautés et atomise les existences dans la "foule solitaire". Ce processus qui a déjà corrompu et ruiné tant de cultures dans le monde attaque maintenant nos cultures...*, op. cit., p.149.

92. Sallenave (D.), *ibidem*.

93. Lecourt (D.), "Repenser la science contre les dérives d'une mode américaine", *Le Monde diplomatique*, février 1993. L'auteur rappelle que Tocqueville avait déjà noté qu'il n'y avait pas *"dans le monde civilisé de pays où l'on s'occupe moins de philosophie qu'aux États-Unis"*. On peut rapprocher de cette mise en garde les commentaires de M. Georges David commentant un avis critique du Comité d'éthique à l'égard d'une directive européenne qui prévoit la possibilité de considérer le plasma humain comme une matière première et dans *"une inspiration purement économique, institue une véritable déréglementation de la transfusion et l'engage sur le terrain commercial et concurrentiel"*. *"Mais de quelle Europe parlez-vous?... J'évoque ici une Europe qui n'est pas enfermée dans le carcan économique, qui prône des principes éthiques qui s'inscriront bientôt avec force dans la loi française"*, *Le Monde*, 24.12.1991.

94. Colloque réunissant à Bruxelles des écrivains des Pays de la Communauté et faisant l'objet d'un compte rendu par P.L. in *Le Monde*, 9.6.1989.

On pourrait prolonger cette recherche d'un noyau irréductible de l'Europe. Elle resterait décevante. Mais elle n'est pas entièrement convaincante dans l'annonce qu'elle semble faire d'un délitement de l'identité européenne, dans la mesure où, ainsi qu'on l'a exposé précédemment, être européen c'est moins posséder un noyau que d'avoir une forme et adopter une attitude. La forme c'est la renaissance, modalité vivante de reprise et actualisation dynamique de tous les passés ; l'attitude, c'est l'inquiétude, la conquête et le doute. Forme et attitude conduisent à ce sens de l'universel et à ce goût de la différence par lesquels en définitive on reconnaît l'Européen. La question de la préservation de l'identité européenne n'est donc pas de tracer les limites d'un cantonnement pour y serrer un patrimoine, mais de définir les conditions pratiques par lesquelles les Européens, pour autant qu'ils le veulent, peuvent tenter d'assurer la pérennité de leur manière d'être. C'est dans cette mesure qu'on peut effectivement dire qu'"il faut désormais sauver le passé pour sauver l'avenir"⁹⁵.

La question n'est évidemment pas intemporelle. Elle n'existe, on l'a rappelé d'emblée, qu'en raison du contexte historique précis du déclin de l'ensemble européen, de la domination des deux Super-Grands, et enfin de la seule hégémonie américaine. C'est la perte de puissance des Européens dans le monde qui les conduit à préserver leur identité chez eux. "*Ayant perdu le monde, (ils ont) retrouvé l'Europe*"⁹⁶. Il ne suffit plus d'affirmer que l'Europe se trouve là où se trouvent des Européens. Dans la réalité de la fin du XXe siècle, l'Europe, c'est ce que font les Européens chez eux, organisant leur unité, afin d'assurer la pérennité de leur mode d'être. Cette opération semble objectivement possible et certains, malgré les insuffisances et les à-coups, la trouvent même en bonne voie⁹⁷. Mais pour la mener à bien les Européens sont confrontés à ces paradoxes que, pour préserver une identité attachée à un esprit universaliste, ils doivent localiser leur unité, pour rester ouverts sur les autres, ils doivent organiser les contraintes d'un destin commun, et pour modeler diversement leurs espaces, ils doivent les constituer en territoire derrière une frontière. Créer une frontière est un acte d'indépendance. Il n'a d'intérêt que dans ce qu'il sépare et permet de défendre⁹⁸. Cette opération d'auto-affirmation et d'auto-délimitation conduit à distinguer clairement entre la solidarité européenne et la solidarité atlantique, comme le fait la Déclaration sur l'identité européenne. Il est dit dans ce texte que les liens étroits entre les Etats-Unis et l'Europe, qui "*sont mutuellement bénéfiques et doivent être préservés*", "*n'affectent pas la détermination des Neuf de s'affirmer comme une entité distincte et originale*". Mais, dans la pratique, cette

95. Morin (E.), *op. cit.*, p.201.

96. Rougemont (D. de), cité par Y. Florenne, dans sa revue des revues intitulée "Choix et chances de l'Europe", *Le Monde*, 16.3.1963.

97. Cf. Thurow (L.), *La maison Europe*, traduit de l'américain par Jacques Fontaine, Calmann Lévy, 1992, 300 p ; également Krause (A.), *La renaissance, voyage à l'intérieur de l'Europe*, Le Seuil, 364 p.

98. Cf. René Lenoir pour qui il faut que l'Europe "*reste une aire de civilisation refusant la marginalisation d'une part importante de la population. Un territoire se défend,...*". *Le Monde*, 9.7.1993.

détermination a toujours très vite rencontré ses limites face à celle des Etats-Unis d'imposer leurs intérêts. Or, comme le dit le Président de la Commission européenne, "*l'Europe n'existera que si elle sait leur dire 'non', 'non' au moins une fois*"⁹⁹. Dans le domaine politique général, les Européens n'ont jamais rien voulu faire qui eût donné des pouvoirs au Conseil de l'Europe. Dans le domaine de la sécurité, ils ont fait volens nolens toute leur place aux Américains dans l'OTAN et la CSCE. Dans le domaine économique, la Communauté est déchirée ou paralysée par "*un dilemme : comment être à la fois mondiale et européenne*"¹⁰⁰. Tout se passe comme si les Européens se refusaient à admettre que "*s'ouvrir au monde n'est pas s'adapter au monde. C'est aussi adapter à soi les apports du monde*"¹⁰¹. Mais cela suppose dorénavant effort commun. Aussi longtemps que la Communauté sera mondiale, elle indiquera le refus des Européens de s'affirmer comme une entité politique, leur préférence de la loi du marché plutôt que de celle de leur volonté commune. Réduite à cela l'Europe conduit à l'absence d'Europe¹⁰². Les pères de la construction européenne l'avaient dit, chacun dans son langage : "*Si c'était à refaire, je commencerais par la culture*" (Jean Monnet) ; "*il faut une âme à l'Europe*" (Robert Schuman). Dès lors une dernière question est brutalement posée : "*L'Europe peut-elle avoir une âme quand ses origines paraissent la condamner à n'avoir qu'un porte-feuilles ?*"¹⁰³.

La réponse à cette question ne se trouve évidemment pas dans les apaisements lénifiants de la Commission européenne ou les déclarations de bonne volonté des hommes politiques. On la trouvera plutôt dans le respect d'une méthode à suivre dans l'entreprise de construction européenne.

3) Le respect d'une méthode

Cette méthode est la méthode communautaire voulue par J. Monnet lors de la création de la C.E.C.A. et reprise dans les traités de Rome créant la C.E.E. et la C.E.E.A. Il s'agit, sans recourir à l'action d'un pouvoir hégémonique, de créer de l'unité irréversible, pour partager un destin commun, dans le respect de la diversité européenne. On sait que les Communautés européennes n'ont

99. Delors (J.), *Le Monde*, 31.10.1992.

100. Drouin (P.), *Le Monde*, 18.9.1992.

101. Morin (E.), *op. cit.*, p. 202 ss.

102. Cf. Albert (M.) et Boissonat (J.), *Crise, krach, boom*, Editions du Seuil, 1988, 164 p : "*La grande zone darwinienne de 1992 deviendrait le supermarché des paradis fiscaux de la non-Europe. Et alors, tant pis pour les pauvres, les chômeurs et tous les faibles*", cité par P. Drouin, *Le Monde*, 5.7.1988. J. M. Domenach avait, bien auparavant, fait la même mise en garde : "*La mondialisation du Marché Commun doit être condamnée parce qu'elle nous ramènerait aux modes les plus brutaux de la compétition économique*", *Espirit*, mars 1963. On peut même penser qu'une entreprise ainsi limitée porte en elle les germes de son échec. Cf. E. Morin : "*A voir les égocentrismes corporatistes au sein des nations et les égocentrismes nationaux qui portent en eux l'aveuglement propre aux auto-destructions, il semble probable que l'Europe avorterait d'elle-même et, dans ce cas, il est possible qu'elle se laisse vassaliser*", *op. cit.*, p. 181.

103. Colloque de Bruxelles, commenté par P.L., *Le Monde*, 9.6.1989.

pas établi un Etat fédéral, mais un système de relations originales entre les Etats membres et les institutions communes, certaines à caractère dit supranational, essentiellement aux fins d'élaborer des politiques communes et de créer un droit s'imposant à tous. Le résultat visé, c'est, pour paraphraser J. Monnet, l'intégration des sociétés : une façon d'unir les hommes et non plus seulement de coaliser des Etats. Cette unité là doit s'obtenir sans vainqueurs ni vaincus¹⁰⁴. C'est ce à quoi visent pratiquement les diverses procédures de prise de décision, et ce qu'exprime théoriquement la notion d'intérêt communautaire. Cet intérêt communautaire, garanti par la compétence juridictionnelle obligatoire de la C.J.C.E., est réputé servir l'intérêt national. Il s'ensuit d'une part, que la meilleure façon de servir l'intérêt national est de participer activement à l'activité des diverses institutions et organismes communautaires¹⁰⁵, et d'autre part que "*désormais l'intérêt de chaque pays est non pas dans son indépendance mais dans sa dépendance à l'égard des autres*"¹⁰⁶. Cette construction doit permettre à chaque nation participante "*de maîtriser son passé (...) et de maîtriser son avenir*"¹⁰⁷.

La Communauté s'inscrit dans la tradition européenne en fabriquant de l'unité dans le respect des différences, et corollairement dans la mesure où la préservation des différences conduit à rechercher l'unité. Pour rester européenne la Communauté ne peut se limiter à la gestion d'un espace économique, rôle dans lequel elle devient inéluctablement un simple relais uniformisateur du GATT. La gestion économique doit être rapportée à ce qui fait l'Europe : son unité culturelle paradoxale. La méthode communautaire doit gagner les domaines sociaux, culturels, linguistiques, politiques. L'Europe ne se constituera, dans une unité irréversiblement acceptée par ses peuples, que dans la reconnaissance de la pluralité des langues, la valorisation de la diversité des cultures, la préservation de la cohérence des territoires nationaux et des équilibres régionaux. La préservation de l'esprit européen, alliant le goût de la différence et le sens de l'universel, passe par le maintien de la diversité européenne. Autrement dit, la protection de la différence européenne passe par la protection des différences en Europe.

104. Cf. E. Davignon, ancien commissaire européen : "*L'existence de la Communauté a permis d'éliminer (...) l'hypothèse d'une primauté d'un Etat en Europe*", *Le Monde*, 18.9.1992 ; également Umberto Eco : "*L'union européenne existe justement pour empêcher que l'on puisse penser à une Europe allemande ou à une Europe française*", *Le Monde*, 29.9.1992.

105. Cf. E. Davignon : "*Si vous croyez qu'en disant non vous augmenterez votre pouvoir de négociation, vous contestez une évidence de la vie communautaire : seule une participation active permet d'exercer pleinement son influence*", *ibidem*.

106. Albert (M.) et Boissonat (J.), *Crise, krach, boom*, cité par P. Drouin, *ibidem*.

107. Juan Carlos, roi d'Espagne, commentant l'entrée de son pays dans la Communauté, lors de son installation solennelle à l'Académie des sciences morales et politiques ; *Le Monde*, 9.12.1988.

CONCLUSION

Les développements qui précèdent amènent à conclure à une certaine fragilité contemporaine de l'identité européenne. Il nous semble que sa pérennité pourra difficilement être assurée sans que soient faits des choix fondamentaux en faveur d'un développement politique irréversible de la Communauté poursuivant sa marche paradoxale vers une union sans cesse plus étroite. Les évolutions les plus récentes, que ce soit en politique étrangère (la Yougoslavie), en politique commerciale, (les négociations du GATT) ou en matière monétaire (la crise du S.M.E.), nous en éloignent et jettent même un doute sur le maintien de la spécificité de l'entreprise communautaire. Mais l'identité européenne est d'abord l'identité des Européens telle qu'ils la produisent journallement dans leurs comportements individuels et leurs pratiques sociales. La question est alors aussi de savoir si les Européens s'intéressent encore à l'histoire, apprennent le latin et le grec, acquièrent la maîtrise des langues européennes, entretiennent le raisonnement philosophique et cultivent l'impertinence du doute, bref s'ils préservent "*ce sens de l'identité dans le changement*" qui semblait à Denis de Rougemont peut-être le "*secret dernier que détient l'Europe dans le monde*"¹⁰⁸. C'est en tout cas à cette condition qu'ils échapperont au provincialisme et pourront encore prétendre à l'universel.

108. *Les chances de l'Europe, op. cit.*, p. 40.